N° 81 — 8me Année

Juin 1937

LES FORCES SPIRITUELLES

POUR LA PROTECTION ET LA GUÉRISON

DIRECTEUR Henri DURVILLE

POLITIQUE & SPIRITUALISME

Dans le moment troublé que nous vivons, les meilleurs esprits se tournent vers les philosophies spiritualistes pour leur demander au moins un espoir nouveau dans la lutte constante que nous devons mener contre le matérialisme envahissant. Ils peuvent demander cela et plus encore, car, par suite de l'harmonie qu'elles représentent, ces théories, avec les faits qui en démontrent le bien fondé, répondent à ces graves questions aussi bien qu'à tous les problèmes qui peuvent se poser pour nous à tous les moments de notre vie.

Tant qu'une forme spiritualiste s'est imposée dans la vie sociale, l'être humain, sans devenir pour cela une merveille de sainteté, a, du moins, tendu à se perfectionner, à chercher dans son amélioration le moyen d'une évolution personnelle sans laquelle nous sommes contraints de retomber dans la plus affreuse barbarie. Il n'y a pas de raison pour que nous nous rendions maîtres de nos instincts si nous ne savons pas que, d'une part, c'est nous qui avons le plus à y gagner et, si, par ailleurs, nous ignorons que nos manquements de tout ordre seront punis, non seulement par les lois humaines que tous les coupables ont l'espérance de tourner, mais encore par des lois divines et spirituelles qui, par leur nature, sont inéluctables. Nous sommes bien loin d'être assez parfaits pour que nous puissions être conduits par des lois qui ne comportent aucune sanction. Il importe donc de faire savoir à tous les êtres, et surtout à ceux qui, manquant d'horizon spirituel, en ont plus besoin que les autres, que ce sont nos fautes, nos erreurs, nos égarements, qui nous amènent à toutes les catastrophes, aussi bien personnelles que sociales.

Nous assistons à l'éclosion d'une doctrine néfaste en ce sens qu'elle est l'épanouissement de l'égoïsme et que l'égoïsme ne peut se manifester pleinement sans déchaîner des égoïsmes tout semblables, des antagonismes prêts à s'entre-déchirer. C'est par là que commencent, toujours, les cataclysmes sociaux. Ceci n'est pas pour donner raison à un égoïsme plus qu'à l'autre. De part et d'autre, le seul soin de l'intérêt personnel a produit les mêmes effets. Il n'y a pas de raison pour que le subordonné admire béatement des fortunes disproportionnées qui ne prennent aucun souci de sa propre détresse. Il n'y en a pas davantage pour que celui qui possède se prive de ce qui lui appartient, qu'il a peut-être laborieusement acquis pour écarter les tourments de malheureux en qui on ne lui a pas appris à sentir des frères. De part et d'autre, on a supprimé tous les facteurs affectifs. Il n'y a donc rien de surprenant à ce que la haine, la jalousie, le despotisme se soient montrés, car on ne peut récolter autre chose que ce que l'on a semé.

C'est en des moments tels que ceux que nous subissons que l'on comprend combien cette erreur est funeste et qu'il est de toute nécessité d'y obvier par une compréhension plus spiritualiste de la vie sociale, compréhension qui ne saurait détruire certaines hiérarchies qui se reformeront toujours, mais qui peut et qui doit montrer que ces hiérarchies n'ont pas de cloisons étanches et que, dans un Etat bien établi, toutes les capacités doivent être comprises et rétribuées, doivent être

mises en leur place, afin que le bien de tous résulte de l'amélioration du sort de chacun. En effet, on est toujours porté à considérer la part du voisin comme trop forte et empiétant sur la nôtre. On ne songe pas à se dire que ce voisin, à quelque degré social qu'il se place, a son utilité, souvent plus grande que la nôtre et que son apport social est bien plus important que nous l'imaginons.

Une erreur, fréquente dans les milieux ouvriers, est de considérer l'homme de pensée, l'homme de cabinet ou de laboratoire, comme un paresseux ou un inutile. On ne voit pas immédiatement le rendement de son labeur comme on voit celui d'un homme qui sarcle son champ ou qui pose des rivets dans des plaques métalliques. Seulement, si le savant n'avait longuement, laborieusement, établi les épures de l'édifice ou du bateau en construction, le travail du riveteur ou n'aurait pas lieu ou serait complètement inutile, car mille calculs s'imposent avant tout travail matériel et, de part et d'autre, l'intellectuel et le manuel se trouvent complémentaires, s'ils désirent que leur travail s'accomplisse judicieusement.

La négation de cette vérité première est une marque d'incompréhension que, seuls, peuvent donner ceux qui vivent de la discorde, sans se soucier d'autre chose que de leur intérêt personnel et immédiat. Mais ceux-là même bâtissent sur un sentiment inexact ou pour le moins exagéré de l'ignorance et de la sottise de leur auditoire. Le jour où ceux qui sont dupés par des paroles habiles et artificieuses s'aperçoivent qu'ils font fausse route et qu'ils vont à l'encontre non seulement de leur bien moral dont fort peu, malheureusement, se soucient, mais encore de leur avantage temporel, leur colère atteindra le même paroxysme que leur admiration primitive. C'est pourquoi il est toujours aussi mauvais pour les uns que pour les autres de construire sur l'exploitation des erreurs volontaires et des malentendus, ce que l'on veut croire la Cité future. Ces procédés, fauteurs de haine, sont excellents pour détruire, mais dès qu'il est question de rebâtir, on s'aperçoit que rien ne subsiste de ce que l'on a voulu édifier. On ne peut pas plus construire sur la haine que sur le torrent qui passe ou sur le sable mouvant. Or, seules, les idées constructives ont la durée parce qu'elles se donnent la peine d'en réunir tous les moyens.

Si nous voulons réellement le bien de la société actuelle, nous ne pouvons mieux faire que d'apparenter notre labeur à celui qu'accomplissent les Forces spirituelles. Bien rarement, elles mettent en œuvre les puissances pourtant formidables qui leur appartiennent et avec lesquelles il leur serait facile de rendre le monde matériel tel que s'il n'avait jamais existé. Cependant, elles font exactement l'inverse. Tant que les êtres et les choses peuvent être gardés dans leur état, elles les conservent parce qu'ils représentent le rythme initial selon lequel il a plu à Dieu de réaliser ses desseins.

Ces desseins ont été bouleversées par la faute humaine, et nul ne le sait mieux que les Forces dont la tâche est le plus souvent de rétablir ce qui a été faussé sinon détruit. Jamais, elles ne bouleversent les lois, car elles savent que ces lois ont été dictées par la Sagesse primordiale et que le fait de les modifier peut amener les plus désastreuses conséquences. A plus forte raison, nous, dont les connaissances sont si restreintes en ce qui concerne l'ensemble des choses, devons-nous y apporter les plus extrêmes précautions. Certes, dans les moments de crise, quand le trouble social peut nous inquiéter gravement, nous sommes en droit de nous préoccuper de la vie d'une société dont nous faisons partie; mais, il faut une grande sagesse pour opérer des changements — et c'est justement à quoi l'on pense le moins. Rudyard Kipling parle dans un de ses contes des utopistes qui construisent des systèmes à « l'usage de ceux qui n'ont pas d'estomac », c'est-à-dire sans tenir un compte exact des réalités collectives. C'est justement le danger de tous les innovateurs. Leurs théories sont merveilleuses dans leur pensée ou sur le papier; il en est tout autrement quand on veut passer de la parole à la pratique.

Que les sociétés humaines soient pleines d'erreurs et de défauts, il n'y a rien de plus réel; il suffit qu'elles soient humaines pour que leurs défauts soient nombreux; mais, avec ces défauts même, elles correspondent à des besoins, à des habitudes, à des traditions avec lesquels on ne saurait rompre sans difficulté. Il est donc essentiel de voir si les difficultés ne surpasseront les améliorations attendues. Quand à démolir la maison pour construire un palais à sa place, on ne doit pas le faire avant de savoir où l'on habitera pendant les travaux.

Tous les plans rapidement édifiés proviennent souvent — pas tous, mais beaucoup — d'intentions qu'on veut croire excellentes; mais elles font fausse route justement parce que les hommes et les femmes que l'on placera dans la cité reconstruite auront exactement les mêmes dé-

fauts, les mêmes vices, les mêmes besoins que ceux que nous voyons chaque jour. Il faudra donc recommencer de tout aménager dans un délai proche, car les mêmes conflits naîtront des mêmes passions et des mêmes haines. Le plus urgent serait de modifier la nature humaine, et ce n'est pas un faible ouvrage. Cependant, c'est de là que proviennent tous les maux.

L'égalité préconisée est parfaitement impossible. Même si on pouvait réaliser un partage équitable de tous les biens qui existent, ce partage serait faussé le lendemain — ou le soir même — par les conditions différentes qui font partie de chacun des êtres. Comment établir une proportion entre le labeur de l'ingénieur et celui du manœuvre? Le rendement de ce dernier est visible et immédiat; mais la méditation du savant peut passer pour de l'inertie. Cependant, c'est de cette immobilité apparente que sortiront les découvertes qui, demain, créeront plus de bonheur et de santé. Faudra-t-il renoncer à l'art? à la science? à la philosophie? Oui, s'il les faut juger au poids. Le soldat romain qui égorgea le grand Archimède parce qu'il ne lui répondait pas, était sans doute un bon soldat, mais que pouvait-il comprendre à des pensées assez puissantes pour emporter un homme dans une telle abstraction que la destruction de sa ville lui était devenue étrangère? Plus coupables étaient les chefs qui, pour sauver les merveilles de l'art grec, proclamèrent que le soldat qui en briserait ou brûlerait quelqu'une serait condamné à la refaire. En dehors de l'hypothèse invraisemblable que l'armée romaine débordait d'Apelle et de Phidias, ce règlement semble imbécile et l'était en réalité.

Même faisant abstraction des œuvres d'art et des problèmes de la science — bien qu'on ne les puisse ni abolir ni remplacer — pour que cet idéal soit atteint, il faudrait supprimer aussi la plupart des passions et des affections humaines et, pis encore, les tempéraments. Tel est laborieux et agile; tel est paresseux et lambin. Leur donnera-t-on une part égale? Mais le laborieux s'insurgera de voir celui qui n'agit pas recevoir le même salaire que le producteur courageux. Le sens inné de la justice s'ajoutera devant ce fait à l'intérêt personnel et les complications seront infinies.

Une seule amélioration est possible: celle qui dépend de la formation plus harmonieuse de la personne humaine. Si nous développions dans chacun les pensées altruistes, les conflits les plus rudes s'en trouveraient facilités. Sans penser que l'homme soit naturellement bon, il est certain que le moins évolué viendra volontiers en aide à son camarade blessé et ne verra pas sans émotion une famille réduite à la misère par la mort de celui qui la faisait vivre. Mieux vaut développer ces formes de pensée qu'attiser la haine trop facilement germée dans le cœur de celui qui souffre. Ce qu'il faudrait, c'est que l'autorité nécessaire à tout groupement soit donnée à des personnes assez cultivées pour faire état de tous les besoins et de tous les précédents qui en ont manifesté l'existence et qui leur ont donné contentement et assez bons pour admettre les dérogations nécessaires dans certains cas exceptionnels. Il y faudrait donc un choix éclairé et sans parti-pris. De même, une hiérarchie est indispensable. Mais, pour qu'elle ne devienne pas oppressive, elle devrait être basée sur la donnée initiatique de l'évolution, seule capable de dépouiller l'homme de passions basses.

Le Docteur Auvard vient de publier sur ce problème un volume fort bien fait: *Politique ésotérique*. Nous faisons quelques réserves sur l'autorité qu'il réserve aux Maîtres de l'Asie centrale, mais, ce point une fois admis, il y a, dans cet ouvrage, beaucoup de choses excellentes car le Docteur Auvard se place justement du point de vue de l'évolution de chacun en fonction du bonheur de tous. Il est certain que c'est là le seul point de vue qui puisse donner satisfaction au plus grand nombre, sans tomber dans l'utopie et le déséquilibre social. L'Egypte et le Pérou, en leurs grandes époques, ont connu de tels gouvernements et il a fallu l'invasion étrangère, avec toute sa brutalité, pour brimer l'ordre millénaire dans lequel vivaient ces pays, sous la garde de l'initiation.

C'est que l'initiation, basant sa recherche continue sur l'ordre cosmique et l'harmonie humaine qui doit en être le reflet, est le seul moyen qui permette à l'homme de voir les choses d'ensemble et de porter, dans toutes les branches de l'activité sociale, un ordre parfait en ce sens qu'il s'apparente à l'ordre parfait des Forces supérieures.

Henri DURVILLE

COMMUNISME RELIGIEUX

S'il est un mot que l'on prononce de nos jours à tout propos et hors de propos, c'est le nom de *communisme* et on en parle comme d'une grande invention toute récente et qui doit rénover l'humanité. Mais cet idéal n'a rien de nouveau.

Dès la plus haute antiquité, si l'on en croit le magistral ouvrage du rabbin Benamozegh de Bologne, les Esséniens avaient renoncé à toute possession matérielle et s'étaient groupés sur les pentes du Carmel où ils vivaient dans une pauvreté parfaite, sans autre soin que de lire et de méditer la Loi, sans autre luxe que la plus rigoureuse et rituelle propreté. Ceux qui faisaient véritablement partie de l'Ordre, qu'ils fussent hommes ou femmes, jeunes ou âgés, vivaient dans une chasteté parfaite et n'admettaient aucun relâchement à cette règle. C'est même une cause de surprise que les écrivains latins ne manquent pas d'exprimer que de voir cette « nation » qui se continue bien qu'il ne s'y produise jamais — et pour cause — de naissances. Par suite de leur extrême sobriété, on les compare aux pythagoriciens, mais il est de toute évidence que les pythagoriciens sont plus récents et peut-être est-ce dans leur ambiance que Pythagore passa ses vingt premières années, quand sa mère, à peine accouchée, l'emporta *dans les montagnes proche du Liban, chez les Sages qui vénèrent Adonaï.*

Autour d'eux se groupaient les membres d'une sorte de Tiers-Ordre dont la règle était déjà extrêmement sévère, puisque la prière et le travail étaient les seuls plaisirs permis, que la lumière du jour était considérée comme chose tellement sainte que l'on ne devait accomplir en sa présence aucun acte bas et que, même les besoins naturels, étaient réglés de manière à ne pas se satisfaire pendant le jour. Les mets les plus simples, le pain, l'eau parfumée, les fruits, le miel, composaient toute l'alimentation et des jeûnes fréquents la simplifiaient encore. Les membres de cette partie de la confrérie cultivaient la terre pour lui demander la nourriture de la communauté, ou filaient et tissaient le lin dont les vêtements étaient exclusivement composés, tressaient des nattes qui remplaçaient à peu près tous les meubles et, s'ils en avaient le loisir, faisaient les mêmes choses pour l'extérieur, afin de réunir quelques objets nécessaires.

Le soir, ils se réunissaient pour entendre des lectures saintes, la Loi commentée par celui des maîtres qui se sentait inspiré pour le faire. Ainsi, pendant leur frugal repas, leurs esprits étaient dirigés vers la Source de tout bien et ne couraient pas le risque de s'égarer en pensées mondaines ou en bavardages inutiles. Aux grandes fêtes, ils chantaient les louanges de Dieu et parfois, séparés en deux chœurs, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre, ils dansaient gravement et leurs pas figuraient la mer qui s'écarta devant le geste de Moïse pour livrer passage au peuple de Dieu.

Chacun travaillait pour tous et tous pour chacun; ils n'avaient rien en propre et beaucoup d'entre eux avaient été riches avant de venir parmi les frères, mais leur premier devoir était de laisser au-dehors le bagage inutile de la richesse.

L'enseignement de Jésus, s'adressant à tout le monde, fut plus miséricordieux à la faiblesse humaine. Mais ceux qui voulaient le suivre en vérité et s'associer à sa vie devaient — il l'a répété assez fréquemennt — « donner leurs biens aux pauvres avant de le suivre »; ne conserver ni or, ni argent, pas même des sandales et un bâton. De ce fait, les premières communautés chrétiennes furent immédiatement engagées à mettre les biens en commun. Cependant, dès cette époque, il y eut des tricheries et des mensonges. On se rappelle comment Ananie et Saphira déclarèrent qu'ils donnaient tous leurs biens à la fraternité, alors qu'ils dissimulaient une bonne partie de leur avoir. Ils furent frappés de mort, non pour avoir gardé ce qui leur appartenait, mais pour avoir menti, dans le désir de conserver la gloire d'un sacrifice qu'ils ne faisaient pas en réalité. Et, plus le temps passait, plus les communautés chrétiennes prenaient d'extension, plus il devenait difficile de pratiquer la pauvreté évangélique, car la Sainte Parole devait être annoncée à tous les êtres et ceux qui peuvent renoncer à tout et à eux-mêmes sont en nombre infiniment restreint.

Lorsque la conversion de Constantin eut amené l'adhésion de l'Empire tout entier au Christianisme, nécessité fut de composer avec les possibilités générales. L'idéal de la perfection première ne pouvait manquer d'en souffrir. Aussi ceux qui étaient réellement avides de cette perfection se retirèrent-ils du monde, comme ils l'avaient déjà fait. Ils peuplèrent les solitudes, isolés les uns des autres pour se livrer à l'extase et à la méditation. Puis vint, avec saint Benoît, la fondation des Ordres religieux. Saint Benoît

avait réduit la vie matérielle à sa plus simple expression, mais le patricien qu'il était, soucieux aussi de préserver des Barbares tout ce qu'il pouvait récupérer de l'art et de la science antiques, ne pouvait interdire la propriété collective, puisqu'elle était en fonction de ce sauvetage. Il fallut la venue de saint François d'Assise pour réaliser la plus entière pauvreté. Ce fut l'œuvre de toute sa vie; il contraignit presque les Papes à lui octroyer ce *privilège de pauvreté* en quoi il voyait justement le retour à l'idéal évangélique. Il était à peine mort qu'une grande partie de ses disciples se rangea sous une règle non moins sévère mais plus pratique. Cependant, beaucoup entre ceux qui l'avaient connu vécurent selon sa règle; ce furent les « Spirituels » qui jouirent du droit de pauvreté jusqu'à l'abdication de Célestin V. Le bienheureux Jacopone de Todi avait lutté avec toute l'énergie de sa foi et toute la puissance que pouvait avoir sur les foules si artistes de l'Italie médiévale l'un des plus grands poètes de ce temps. Quand il vit son idéal atteint par des règlements plus rationnalistes, il s'en prit au successeur de Célestin V, au redoutable Boniface VIII qui le retint prisonnier pendant de longues années, le privant même du secours des sacrements. Mais rien ne pouvait atténuer cette flamme. Malgré le chagrin et les privations, il survécut au Pape et put retrouver la suavité des entretiens célestes.

Cependant, la vie religieuse, si elle admettait, pour la facilité de la vie, que l'Ordre pût posséder quelque chose, et spécialement sa demeure, avait restreint, autant que possible, les possessions personnelles, et la règle franciscaine, de même que celle du Carmel, ne permet pas la possession même de ses livres et de ses vêtements.

Il est donc possible de vivre en commun sans heurts et sans haines et c'est une forme de communisme que la réalisation parfaite de la doctrine évangélique. Seulement... pour en arriver à cette réalisation, il faut réunir des conditions bien rares dans la société, surtout dans la Société moderne. Il faut que non seulement chaque membre de la collectivité soit pauvre, mais que l'esprit de pauvreté l'habite et le fasse renoncer à tout désir d'acquisition, à tout désir aussi de s'élever au-dessus de ses frères; il faut qu'il se considère comme le serviteur de Dieu et de ses frères; et cette humilité indispensable est encore un point bien difficile à réaliser. Cependant, grâce à la foi, cet idéal se réalise et se maintient depuis des siècles, dans l'harmonie et l'amour, dans le travail aussi et la prière constante; et ce sont de puissants moyens d'apaiser les troubles de l'imagination et les vains désirs.

Mais, on ne saurait trop le répéter, la vie religieuse est un sommet qui n'est pas accessible à tous. Il faut être sans désir, sans ambition et sans colère, pour y arriver pleinement.

Comment donc considérer la vie sociale, si l'on veut demeurer attaché à la doctrine chrétienne? C'est une erreur de croire que l'absolutisme en soit l'idéal. On ne peut prendre un avis plus sûr que celui de saint Thomas d'Aquin sur un point d'aussi grave conséquence. Voici donc ce qu'il enseigne dans la partie *Politique* de la *Somme:*

« Deux choses sont nécessaires pour fonder un ordre durable dans les cités et les nations. La première est l'admission de tous à une part du gouvernement, afin que tous se trouvent intéressés au maintien de la paix publique devenue leur ouvrage; la seconde est le choix d'une forme politique où les pouvoirs soient heureusement combinés. Il existe, en effet, comme l'indique Aristote, plusieurs formes de gouvernement. Toutefois, on distingue surtout la royauté qui est la souveraineté d'un seul homme, assujetti lui-même aux lois de la vertu; et l'aristocratie qui est l'autorité des meilleurs entre les citoyens exercée aussi dans les limites de la justice. Ainsi, la plus heureuse combinaison serait celle qui placerait à la tête de la nation un prince vertueux, qui rangerait au-dessous de lui un certain nombre de grands chargés de gouverner selon les règles de l'équité; et qui, les prenant eux-mêmes dans toutes les classes, les soumettant à tous les suffrages de la multitude, associerait ainsi la société entière aux soins du gouvernement. Un tel Etat rassemblerait dans sa bienfaisante organisation la royauté représentée par un chef unique, l'aristocratie caractérisée par la pluralité des magistrats choisis parmi les meilleurs citoyens; et la démocratie ou la puissance populaire manifestée par l'élection de ces magistrats, qui se ferait dans les rangs du peuple et par sa voix. — Or cet ordre est précisément celui que la Loi divine établit en Israel. »

C'est également cet ordre que préconisent Saint-Yves d'Alveydre dans son *Archéomètre* et le Docteur Auvard dans la *Politique ésotérique*. On voit que, de Moïse à saint Thomas, ils ont d'illustres prédécesseurs. Ceux qui aspireraient à un désintéressement plus complet auraient toujours la ressource des ordres monastiques où règne un paisible silence « béni par la prière et le travail des mains .

Anne OSMONT

LA PAIX SOCIALE

Le désir et l'idéal de tous, dans notre époque troublée est ce calme qui semble nous fuir et qui, cependant, nous est nécessaire, pour peu que nous voulions travailler, de quelque manière que ce soit.

Il n'est pas dans notre programme d'intervenir dans les conflits de l'opinion et, si l'adepte souffre dans les moments d'inquiétude, il ne nous semble pas qu'il entre dans ses fonctions de se mêler aux affaires publiques, à moins qu'il y soit entraîné par ses travaux, entrepris avant sa recherche de l'initiation. Certes, Pythagore, et Platon, et Moïse, et bien d'autres, tentèrent de former des sociétés selon les règles de l'harmonie spirituelle, mais, ceux-même qui réussirent pour quelque temps ne mirent jamais sur pied un système social qui demeurât fixe et durable.

Naturellement, aux heures où les lois hésitent et où les forces en présence luttent pour s'approprier le pouvoir, il surgit généralement un homme puissant qui fait tous ses efforts — souvent couronnés de succès — pour créer un ordre au moins transitoire. Ce succès ne peut lui être donné que s'il arrive à son heure, envoyé des Forces spirituelles en mission parmi les hommes. Mais il en est de lui comme de tous les envoyés; ils obtiennent une modification momentanée du monde parce qu'ils demandent, par la raison, par la force ou par l'amour, un changement profond dans les actions humaines, mais ce changement s'affaiblit dès que la mort vient les reprendre. Les chrétiens de nos jours, et même les plus sincères, sont, pour les apôtres, des continuateurs bien lointains et bien amoindris. Si la chrétienté tout entière était animée par la foi des premiers siècles, les questions qui nous divisent ne se poseraient même pas.

Ce que désire l'adepte, ce en quoi il espère comme dans le prodrome d'un changement absolu, c'est le retour à un esprit plus élevé, plus détaché des biens matériels, cause constante de toutes les guerres et de toutes les controverses.

Le véritable adepte doit se rendre absolument maître de ses passions et de ses désirs; il ne doit pas admettre qu'aucune influence extérieure puisse créer des obstacles entre ses pensées et ses actes; il entend rester maître de ses impulsivités aussi bien que de ses actions; ses révoltes intérieures sont dominées par la loi qu'il a acceptée, et cette loi est celle qui fait de toute chose matérielle et sensible la servante de l'esprit, seul fauteur d'harmonie et de liberté. C'est par ce moyen — le seul efficace — que le véritable Eudiaste se place au-dessus des partis et des luttes car, s'il entend servir le bien, il veut que ce bien soit justement celui auquel il aspire et, de ce fait, il ne saurait s'inféoder à un parti. Il ne veut pas davantage se poser en juge des actes des autres, estimant qu'il a bien assez affaire de se diriger lui-même dans la voie de l'évolution sans chercher des tâches qui l'en détourneraient sans peut-être apporter aux autres la perfection dont on se dépossède pour eux.

Mais, si l'adepte se contente de pratiquer les vertus de bon état sans demander à intervenir dans les comportements des hommes, il sait, mieux que personne, que l'amélioration de l'ensemble ne peut provenir que de l'amélioration de chacune de ses parties et, par conséquent, une doctrine faite pour amener l'évolution de chacun sera mille fois plus profitable que des lois constrictives. Sur ce point, son influence peut être des plus grandes et des plus utiles. C'est pour cela que l'*Ordre eudiaque,* sans se mêler, si peu que ce soit, des affaires publiques peut créer un courant de pensées de la plus réelle utilité.

Que voulons-nous? Le bonheur de tous et nous savons que ce bonheur ne peut émaner que d'êtres ayant renoncé à la haine, à la colère, à l'envie. Il en résulte que la formation eudiaque prépare la venue d'une génération plus calme, plus portée à connaître des problèmes moraux et spirituels que des intérêts même légitimes qui abaissent l'âme quand elle se borne à cette connaissance sans vouloir regarder au-dessus de ses besoins et de ses appétits. Ce que nous voulons, c'est la création d'une forme d'âme qui s'écarte de toute violence mais qui comprenne même les besoins et les appétits qu'elle ne partage pas, car nous ne pouvons pas changer immédiatement l'orientation de tous les esprits. Nous désirons seulement que tous ceux qui cherchent une vie meilleure se tournent vers une pensée plus haute et plus spirituelle.

Pour ce faire, il faudra que des élites se forment qui prendront la direction de tous sans marquer une hauteur blessante dans leur supériorité, car si les majorités ont conçu la haine des élites, c'est bien souvent parce qu'on leur a fait sentir que les membres des élites avaient quelque mérite non seulement à les soutenir dans leur évolution, mais encore et surtout à supporter leur ignorance, leur inélégance. Mieux vaudrait amener un changement dans ces défauts

que de s'en servir pour créer de nouveaux motifs de mésentente.

L'adepte digne de ce nom se sent un cœur fraternel pour toute peine et s'incline volontiers vers tout ce que le sort place au-dessous de lui. Ne savons-nous pas que nous avons passé par ces stades? De quel droit donc reprocherions-nous à ceux qui en pâtissent de suivre le chemin que nous avons parcouru? C'est justement parce que l'*Ordre eudiaque* prépare des pensées justes et nouvelles que tous doivent venir à lui dans les troubles actuels. Les adeptes y trouveront aussi le moyen de dominer le sort, de créer autour d'eux un nouvel état d'âme. Ils peuvent, en un mot, être les bienfaiteurs et les guides de demain.

H. D.

NOTRE COURRIER

On dirait que nos correspondants lisent à distance dans notre pensée, car nous avons reçu, ces temps-ci, des lettres dont la teneur s'apparente à la préoccupation de tous en ce moment. Naturellement, on ne nous demande pas de prendre parti dans des conflits que nous fuyons volontairement, mais on nous demande la force, le calme, toutes les forces morales dont on peut avoir besoin à l'occasion de ces conflits.

« Mon cher Maître,

« J'ai eu bien tort de craindre que vous vous moquiez de moi et de l'inquiétude que je laisse paraître. On lit de si étranges choses que je me suis laissée aller à avoir peur, je vous l'avoue et vous m'avez réconfortée comme le maître que vous êtes. J'ai suivi vos excellents conseils; je me suis livrée à la concentration et j'ai fait de la respiration profonde, en attachant mon esprit, non sur les choses de ce monde, mais en considérant les Forces spirituelles sans qui nous ne pouvons rien et qui peuvent tout pour nous. Une paix merveilleuse, une assurance que je n'avais jamais imaginée m'ont pénétrée instantanément et c'est en moi et autour de moi comme une atmosphère nouvelle où je me meus et où je respire à l'aise.

« Il y a plus. Ce réconfort que je vous dois se répercute sur toute ma conduite. Je me sens plus forte non seulement en mon âme mais encore dans mes actions. Je puis discuter avec calme et je sens que de ce fait, mon autorité s'est accrûe car on s'était accoutumé à dire: « Quand elle aura fini de crier, elle fera ce que nous voudrons ». Et c'était vrai. Maintenant, je ne crie plus, mais je reste ferme dans ce qui a été convenu et je sens plus d'estime et de considération pour moi chez ceux à qui je dois commander. Je sens que les Forces spirituelles me prodiguent leur appui et que je ne risque plus rien. Je sais que je vous le dois et que,par conséquent,je vous dois l'avenir de mes enfants trop jeunes encore pour me suppléer. Je les mêle, autant que je peux, à mon labeur et, pour qu'ils profitent des mêmes appuis, je vous prie de me préparer, pour chacun des trois, une médaille de l'*Ordre eudiaque,* grâce à laquelle ils éprouveront la même force et la même clarté que moi. — Mme A. »

Une autre lettre, portant sur des circonstances différentes, se place cependant d'un point de vue assez proche:

« Cher Monsieur,

« Quels remerciements ne vous dois-je pas? Il m'a fallu, ces jours passés, discuter pour ces lamentables affaires et je vous avoue que je n'étais pas rassurée, car on avait pris à tâche de me faire peur afin de me faire céder au-delà de ce que je peux faire. Mais, grâce à l'enseignement eudiaque, je suis entièrement maîtresse de mes nerfs. Je n'ai ressenti ni haine ni colère, aussi n'ai-je pas eu besoin de les cacher. Au lieu de disputer, la conversation s'est passée dans le calme, la compréhension, presque l'amitié. J'ai éprouvé avec joie la sensation qu'une barrière s'abaissait, barrière faite de doutes, d'envie d'incompréhension mutuelle. Ah! si tout le monde vivvait comme vous nous le conseillez, que de colutions se produiraient toutes seules! que de difficultés seraient aplanies! Mais vous avez l'habitude de faire des miracles et cela ne vous surprend pas. Pour moi, j'en suis encore surprise et heureuse et vous transmets mon joyeux étonnement avec toute ma gratitude. — Mme D. »

Tout ce qui est fraternel et sage reçoit l'appui des Forces spirituelles car elles apportent partout l'harmonie dans le corps social aussi bien que dans le corps douloureux de malades comme celui qui nous écrit:

« Mon cher Maître,

« Vous seul pouviez me rendre la santé. Il y a des années que je souffrais, presque toujours couché et, chaque fois que je voulais faire un mouvement, c'étaient des douleurs atroces. Il y a des années aussi que les médecins m'avaient abandonné à mon sort. Ce sont des amis qui m'ont parlé de vous. Eux aussi avaient reçu des bienfaits merveilleux de votre intervention, et je ne voulais pas les croire tant cela me paraissait merveilleux. C'est plus merveilleux encore et c'est réel pourtant. J'ai demandé votre invocation et votre médaille; je me suis uni aux prières de tous à l'heure que vous indiquiez avec une foi un peu inquiète dans les commencements. J'avais tort.

« En effet, dès le second jour, j'ai pu bouger un peu, j'ai pu boire sans aide. Le troisième jour, je me suis assis tout seul à l'heure de la prière, car il me semblait qu'il n'était pas convenable de rester étendu pendant ce temps-là. Quand mes enfants sont entrés

et m'ont trouvé assis, ils étaient aussi étonnés que moi. Maintenant, je me lève et je marche un peu — pas vite! — mais c'est si bon de se retrouver sur ses pieds, d'aller s'asseoir près de la fenêtre ou devant la porte et de regarder les fleurs du jardin, d'en respirer l'odeur! Il me semble que je renais, et c'est à vous que je le dois. Ma femme et mes enfants vous écrivent pour faire partie de l'*Ordre eudiaque* à qui nous devons notre bonheur, car il est le reflet de votre pensée et l'agent de votre pouvoir. Nous pensons à vous sans cesse et en parlons pour vous bénir.. — M. Ch. »

Comme ces simples bonheurs de la convalescence sont doux, en effet! Ils nous font comprendre que nous devrions nous réjouir de la beauté du monde et la savourer fraternellement, au lieu de nous en disputer la possession bien illusoire, puisque le soleil, la vie et la paix sont à tous.

LES LIVRES :

Politique ésotérique

par le Docteur Auvard

C'est une œuvre du plus haut intérêt et qui vient bien à son heure. Elle est faite pour éclaircir autant qu'il est en nous les problèmes qui nous placent dans une si troublante agitation. Le Docteur Auvard se place au-dessus de la mêlée et cherche à trouver la solution de tous les conflits qui nous divisent. Il y parvient en nous indiquant une forme de gouvernement qui, véritablement, aurait beaucoup de chances de créer une atmosphère nouvelle par une hiérarchie mieux comprise et moins pénible parce qu'elle serait ouverte à tous.

A notre sens, une place peut-être excessive y est accordée aux puissances spirituelles de l'Asie centrale et de l'Inde; mais, s'il est possible de trouver des initiés sans aller aussi loin, le fait de demander aux adeptes leur appui et leur direction dans la formation d'une société nouvelle aurait ce bon côté de nous ramener aux plus belles époques de l'histoire humaine. Tels étaient, en effet, les gouvernements de l'Egypte pendant des millénaires et celui du Pérou jusqu'à ce que l'intrusion brutale de Pizarre soit venue détruire l'un des plus beaux empires que la terre ait connus.

Quoi que l'on pense de tel ou tel détail de la « *Politique ésotérique* » du Docteur Auvard, il est indéniable qu'elle nous apporte une pensée sûre et profonde et qu'un tel ouvrage, écrit à son moment, peut éclairer bien des esprits qui cherchent leur route.

(Prix: 18 fr.; port, France: 0.80, étranger: 2.20 recommandation en sus. France: 0.80, étranger: 2.25; en vente à nos bureaux).

Henri DURVILLE, imprimeur-gérant, 25, rue des Grands Augustins, Paris, 6e.